

Lorsque Peter arriva sur les lieux, il n'y avait pas grand monde. Mis à part le médecin légiste, qui arrivait toujours dans les premiers. Peter en profita pour analyser la scène de crime tant qu'elle était encore vide. Il était environ 7h du matin, et la rue était parfaitement calme. Il n'y avait pas un bruit, nul part. En regardant l'ensemble de la situation, il remarqua que le corps avait probablement été déplacé. Ce que confirma le légiste au vue du peu de sang présent sur place. Il insista également sur le fait que cette personne avait probablement du être torturée avant qu'on ne mette fin à ses jours d'une balle dans le crâne. On retournait au mode opératoire du début : torture, exécution. Mais une chose attira l'attention de Peter. En effet, on avait écrit sur le mur, probablement avec le sang de la victime. Les coulures rendait la lecture un peu difficile, mais au bout de quelques secondes, on voyait nettement apparaître « Hy Madison. It's me. » Vers 7h15 arriva le reste de la troupe. Ils s'étaient semble-t-il tous rejoint au commissariat et avait décidé de tous venir ensemble. Dans la rue perpendiculaire à celle-ci, la foule commençait à se densifier. Les gens sortaient pour rejoindre le travail ou aller boire un café. Certains remarquaient la présence de la police, mais très peu y prêtait vraiment attention. Philippe gara la voiture et attendit que tout le monde en sorte avant de couper le moteur. Il sortit son arme de service et son brassard de police, puis descendit à son tour et ferma la voiture. Il se stoppa subitement en remarquant la rue où ils étaient. Rue Pigalle...Il n'avait pas tilté lorsqu'on les avait guidé ici. Peut être parce qu'il n'avait pas prit l'adresse...Il se souvenait qu'Alicia s'était chargée de tout. En arrivant dans la rue, Peter vint à sa rencontre. Il posa une main sur le torse de Philippe pour l'arrêter, et le regarda longuement d'un air paternel. « *C'est un peu délicat, Philippe. Madison risque d'être concernée...* » Mais Philippe se dégagea de l'emprise de son patron pour aller analyser la scène de crime. Alicia le regarda, entre fureur et satisfaction, et lui balança que cette fois, sa nouvelle copine ne pourrait pas nier les faits. Mais ça n'arrêta pas Philippe. Il essaya de faire le lien entre les meurtres, de comprendre ce qui pouvait bien motiver quelqu'un à tout ceci, mais rien ne lui vient. C'était un ensemble tout à fait incohérent. Lorsqu'il voulut en parler à Peter, il remarqua qu'il n'était plus là. Victor lui fit signe d'attendre.

Madison Parks dormait encore lorsqu'on toqua à la porte. Elle n'entendit pas tout de suite, plongée dans un sommeil trop profond, mais finit par se réveiller en sursaut lorsqu'on tambourina de l'autre coté de sa porte. Elle s'éjecta du lit et ouvrit la porte, l'air complètement ailleurs. Peter Den Vanderbourg se tenait là, tout à fait normalement. Il sourit lorsque Madison ouvrit la porte, et demanda s'il pouvait entrer. Madison, encore assommée, le laissa passer. Peter resta un instant silencieux avant d'expliquer sa venue . Il resta assez vague, mais annonça qu'elle devait s'habiller et le suivre, qu'il avait besoin de lui parler. Elle essaya de le convaincre de le faire ici, dans son appartement, mais Peter insista. Elle finit par céder, n'ayant pas la force de tergiverser ce matin. Quand ils descendirent dans la rue, Madison remarqua l'attroupement de flic inhabituel dans une ruelle vide en temps normal. Elle pensa directement que quelque chose s'était passé. Peter la tenait par le bras pour éviter qu'elle s'arrête. En voyant les jambes, inertes, sur le sol, elle stoppa net. Peter tenta de la tirer en avant, mais elle se débattit et hurla qu'on la lâche. Philippe vint à la rescousse de Peter, mais devant la détresse de Madison, ils préférèrent la laisser tranquille. Elle s'approcha du groupe, poussa quelques personnes qui lui bouchaient la vue et s'arrêta. Encore une fois, elle avait déjà vu ce visage quelque part, mais ne connaissait pas le nom de la personne. C'était un homme, d'une quarantaine d'année, vêtu d'un costard et d'une serviette qui gisait tout prêt de lui. Madison regarda toute la scène : le corps, l'endroit où il était, la posture, les marques, les blessures...Puis se rendit compte de l'écriture sur le mur. Elle s'arrêta dessus un long moment, se figea, avant de repartir d'elle-même jusqu'à la voiture que lui présentait Peter. Elle s'y installa, et ne dit plus un mot. Peter revient aux côtés de ses collègues, et regarda Philippe, l'air inquiet. Elle savait quelque chose, c'était à présent indéniable.

On la ramena au commissariat sans que personne ne dise rien. Madison regardait par la fenêtre en silence. Philippe roulait en jetant de temps à autre un œil sur elle. Victor était assis à l'avant, sur le siège passager, et tâcher de ne pas interférer. Alicia quand à elle, avait été envoyée dans la voiture de Peter. Philippe ne voulait pas d'elle prêt de Madison. Mais il fut vite contrarié...En arrivant au 36 Quai des Orfèvres, Peter ordonna qu'Alicia interroge Madison. Philippe essaya d'exprimer son mécontentement, mais Peter le traîna derrière la vitre sans teint de la salle d'interrogatoire.

- Laisse-la faire.
- Pourquoi ? Elle va encore l'accuser pour rien...
- Peut-être que ça la fera craquer. De toute façon, tu es trop impliqué et tu as encore les Affaires Internes sur le dos. Donc tu reste pépère et tu regarde en silence.

Alicia s'installa en face de Madison, l'air grave. Elle détestait tout ce que cette jeune femme représentait. Avec tout le mystère qui rôdait autour d'elle, elle avait réussi à attirer l'attention de Philippe Delacours, ce qu'Alicia elle-même n'arrivait pas à faire depuis des années. Madison Parks, elle, avait réussis un coup de grâce en quelques mois. Alicia claqua le dossier sur la table, l'ouvrit, fit mine de le lire et leva les yeux vers Madison. Elle commença à énoncer un peu sa vie jusqu'à noter l'absence total de passé. Madison ne répondit pas. Alicia insista, toujours un peu plus, jusqu'à dire qu'après tout, à ne pas avoir de passé et à se taire sur le sujet, c'était peut être parce qu'elle était coupable et non victime. Elle eut alors une réaction physique de la part de Madison, qui la regarda avec fureur. Philippe, dans son énervement et sa frustration, nota qu'en plus de ce regard, Madison commençait à se frotter les mains et les poignets, par réflexe.

Mais la discussion – si on peut appeler la chose ainsi – ne s'arrêta pas là. Alicia, qui avait bien compris que plus elle accusait Madison, plus celle-ci changeait, continua à lancer ses pics pour l'atteindre. Elle inventa qu'elle était à la naissance de tous ces meurtres. Que tous ces stratagèmes n'étaient en fait dédié qu'à l'innocenter, qu'elle avait tout fait toute seule et qu'elle n'était pas en position de la contredire. Et plus ça allait, moins Madison réussissait à se contenir. Les frottements de ses mains passèrent à des grattements de plus en plus intenses, et Madison semblait victime de certains tics physiques typiques des gens qui cachaient quelque chose. « *En réalité vous n'avez rien d'une victime mais vous êtes comme tous ces bâtards qu'on envoie au trou. Vous méritez la tôle et rien de plus pour tus vos crimes.* ». Philippe était sur le point de rejoindre Alicia lorsque Peter lui attrapa le bras. Madison était sur le point d'exploser. Il suffit d'un mot de la part d'Alicia pour que la jeune femme se lève et retire l'énorme pull bien trop grand pour elle qu'elle avait enfilé en vitesse ce matin. « *Et ça, c'est peut être moi qui en suit la cause ?* ». Alicia se laissa tomber dans sa chaise et la regarda, béate. Victor et Max étaient venue rejoindre Peter et Philippe au moment là, et les quatre gars restaient là, indécis, derrière leur vitre sans teint. Le torse de Madison était couvert de blessures aussi diverses que variées, et à en voir l'était de celui-ci, le reste de son corps ne promettait sûrement rien de mieux. Elle avait probablement du être torturée il y a longtemps déjà, les marques n'étant pour la plupart plus que des cicatrices plus ou moins bien soignées. Madison tremblait de tout ses membres tant elle était furieuse d'avoir été mise à bout. Elle se doutait bien que ça finirait par arriver. Elle espérait juste qu'elle pourrait le faire à sa manière : quand elle l'aurait décidé, et avec la personne qu'elle aurait choisis. Au final, elle se retrouvait face à celle qu'elle détestait, dans une situation qui la mettait en rogne : elle était considérée comme suspect. Alicia resta silencieuse un très long moment, la regardant de haut en bas, avant de quitter la pièce sans dire un seul mot. Tous se rejoignirent au milieu des bureaux. Seuls Peter et Philippe semblaient encore capable de réfléchir, ce qu'ils étaient d'ailleurs en train de faire. Soudain, Philippe pensa à un truc dont personne n'avait encore eu l'idée : rechercher des similitudes faciales avec Madison Parks dans les bases de données de la police. C'était loin d'être une idée en l'air, car si Madison avait changé de nom, son visage lui avait peu de chances d'avoir complètement changé.

Pendant un long moment, se fut le néant. Philippe tournait en rond, Peter était assis à son bureau, Max, Victor & Alicia faisaient une pause à la cafétéria. Le temps passa très lentement. Tout

le monde désespérait de trouver quoique ce soit concernant cette femme et son passé. Quand soudain, au grand étonnement de tous, Max regarda son téléphone qui venait de sonner. Sa vie entière était raccordée à ses outils informatiques, si bien qu'il ne faisait pas un truc sans qu'il puisse être averti n'importe où. Il avait donc établi un système d'alertes entre ses ordinateurs et son téléphone portable. Dès que les logiciels trouvaient quelque chose, ou avait fini une tâche, il en était directement averti, et ne perdait ainsi pas de temps à attendre bêtement devant ses machines. A son grand étonnement, il nota que l'alarme indiquait avoir trouvé un résultat. Il s'attendait plutôt à une recherche nulle ou quelque chose du genre. Il se leva d'un bon, annonça qu'il avait quelque chose et fonça devant son ordi. Sur l'écran s'était affiché un dossier inconnu, avec lequel était joint la photo d'une jeune fille de 15 ou 17 ans, le regard marron si foncé qu'il en devenait noir, les cheveux noirs en bataille, et le visage légèrement tuméfier. On lisait clairement de la haine dans les yeux de la gamine. Philippe regarda attentivement l'image, qui correspondait au visage de Madison Parks à 80% d'après le logiciel. Il fit mine de croire un temps que ce n'était pas elle, mais il était clair que cette jeune fille était précisément le passé de Madison. Il valida la recherche, et Max se rendit directement sur le dossier. Madison Briey, née le 3 décembre 1987 à Chambéry. Peter arriva au début de la lecture. Il tiqua en entendant le nom de Briey, s'approcha du groupe et demanda le nom des parents. « *Robert & Stéphanie Briey* ». On eu juste le temps d'entendre un « *Et merde...* » sortir de la bouche de Peter avant qu'il ne se mette à fouiller dans sa mémoire. Tous se tournèrent vers lui, l'air surpris, et attendirent des explications. Peter se frotta lentement le menton, avant de regarder l'équipe devant lui, l'air sombre.

Robert Briey, c'était l'histoire d'une grande partie de la vie de flic de Peter. Une affaire qui avait commencer en 1930, Peter n'avait que 19 ans. Il était au départ assistant dans un cabinet de profilers à Paris, dans une équipe de grande renommée. Son jeune âge et son incroyable capacité d'analyse faisait de lui une recrue idéale au sein d'un cabinet de renom. Lorsque l'histoire était arrivée sur le bureau du patron, personne ne se doutait de ce qui les attendrait. Au départ, il ne s'agissait que d'une disparation au sein d'une famille, une jeune femme qui s'était volatilisée après ses fiançailles. On avait interrogé le fiancé, Robert Briey, un gars de 20 ans, charmant, charismatique même, et attristé en l'occurrence. Peter avait cependant un énorme problème avec ce type : il ne le sentait pas. Son instinct lui intimé de s'en méfier, mais rien ne permettait de l'incriminer, ou même de le garder plus longuement en garde à vue pour l'interroger. Du coup, il avait été lavé de tous soupçons et relâché. Sans aucunes preuves, il était impossible d'en faire plus. Mais Peter était sûr que quelque chose n'allait pas...Il fouilla, lu et analysa des centaines de papiers, dossiers, relevés bancaires et téléphoniques, mais ne trouva d'abord rien. Et plus le temps passait, plus les gens se disaient qu'il n'était pas aussi doué qu'il le prétendait. Au bout de deux ou trois mois, il rangea les dossiers aux archives et reprit son activité normale avec le reste de l'équipe.

Quelques années plus tard, cependant, une histoire de même type refit surface dans un autre bureau du cabinet. Robert Briey était à nouveau concerné par l'affaire, puisqu'il s'agissait, encore une fois, de sa fiancée. Pourtant, personne ne remarqua la coïncidence pourtant frappante entre les deux affaires. Peter Den Vanderbourg prit son courage à deux mains et alla voir son patron pour l'informer de cette enquête en tout point similaire à celle qu'ils avaient traité il y a un an de cela. Il nota quelques points semblables, mais renvoya Peter à sa place et lui ordonna de ne pas faire de vagues. Pendant de longues semaines, Peter tourna en rond, tiraillé entre l'envie de garder son job et celle de creuser cette enquête. Trois mois plus tard, il quitta le cabinet et entra dans la police. Les mois qui suivirent furent difficiles, il ne s'intégrait nul part. Ses capacités analytiques faisaient de lui un animal de foire qu'on ne prenait pas le temps de croire sur parole, si bien qu'il était toujours mit à part. Lorsqu'il en eut assez d'être traité comme un moins que rien, il allait voir son commissaire, et lui fit un débrief complet sur une enquête en cours que personne n'arrivait à comprendre. Son dossier ne présentait aucunes failles, regroupaient toutes les preuves nécessaires et était d'une logique accablante. Peter avait quasiment trouvé le meurtrier depuis le début, mais comme on ne l'écoutait pas, il avait monté tout le dossier nécessaire afin de prouver ses capacités. Après quoi, les rôles changèrent au sein de l'équipe et il se retrouva en tête. Après de nouvelles semaines difficiles –

les membres de l'équipe ne voulait pas de lui comme supérieur – il trouva un moyen de pression suffisant pour obtenir leur approbation. Il établit le profil de chacun des mecs de son équipe, en allant jusqu'à révéler certains secrets que personne ne devaient connaître, ce qui suffit à calmer tout le monde. Il était pour la première fois à la tête d'un groupe de flic, qu'il pourrait faire bosser à son aise. Son équipe devint vite une des meilleures, avec un taux d'élucidation clairement supérieur à la moyenne de la ville. Ils étaient rapides, efficaces, et tout ça dans les règles. Peter prit même la décision de former ses collègues aux bases du profilage, ce qui rendit chacun d'eux bien plus à même de résoudre les enquêtes. Et les choses durèrent ainsi pendant deux ans. Il forma et travailla avec son équipe, ils fondèrent des liens, finirent par s'entendre... Les enquêtes allaient et venaient constamment, mais il n'en attendait qu'une seule. Et elle n'arriva qu'à sa troisième année de présence au commissariat de quartier. Une nouvelle femme portée disparue après sa demande en mariage, et une nouvelle fois fiancée à Robert Briey. Peter briefa son équipe sur l'affaire, et leur énonça son point de vue concernant les coïncidences un peu trop louches. Pour une fois, l'équipe partagea son point de vue : les similitudes étaient frappantes. Peter prit donc grand soin à interroger Robert Briey, qui contrairement à chaque autre interrogatoire, ne parut pas triste pour un sous, mais moqueur. Il arborait un sourire sûr et malsain. Peter comprit qu'il n'avait probablement jamais été un homme triste, mais surtout un homme mauvais. Et c'est lors de cette enquête qu'on trouva le premier cadavre. Ce fut un certain Matthieu Brown qui se rendit compte d'une chose étrange et redondante dans les trois histoires. Robert Briey, comme ils le savaient tous, demandait en mariage ses femmes avant qu'elles ne disparaissent de la circulation. Robert résidait quasiment toujours dans de jolies maisons perdues dans la forêt ou la campagne, maison dont on entendait plus parlé après coup. Il déménageait constamment après les disparitions. Ce qui interpella Matthieu, c'était l'absence totale de nouvelles de chacune des trois demeures. Des baraques de ce type, on les revendait à prix d'or sur le marché immobilier. Et elles trouvaient clients dans les jours à venir, tant elles étaient parfaites : spacieuses, lumineuses, éloignées et au calme. Mais on ne trouvait rien les concernant, même dans les archives immobilières. Elles tombaient littéralement dans l'oubli. Peter ordonna alors qu'on fouille la dernière maison qu'il avait habitée, et on trouva le premier cadavre. La jeune femme – Olivia Stark – avait été attachée dans la cave de la maison, torturée et mal traitée. L'autopsie révéla des traces de brûlures de cigarette et d'acide, des coupures, des bleus, des fractures importantes et nombreuses, ainsi que des marques de viols, probablement violents et récurrents. Après quoi on fit fouiller les précédentes habitations de Robert Briey, et on trouva les cadavres des disparues. En interrogeant les familles plus précisément, on nota que ces femmes avaient rencontré Robert un an avant leur disparition. Elles avaient toutes, depuis ce jour, rompu les liens avec leur famille, et on ne les avait revu que le jour de l'annonce des fiançailles. Il arrivait parfois qu'on les croise lors de repas de famille, mais très rarement. Peter se rendit compte que le cabinet pour lequel il avait travaillé ne faisait son boulot qu'à moitié. Ses informations auraient pu suffire à se concentrer un peu plus sur le cas de Robert Briey, et découvrir ces anomalies plutôt flagrantes. Peter et son équipe avait mis la main sur un meurtrier en série. Mais si les apparences le condamnaient clairement, les preuves elles manquaient à l'appel. Si bien qu'on avait jamais pu l'inculper pour les meurtres, et il avait continué sa chasse pendant trente ans. En 1987, on avait appris son mariage avec une certaine Stéphanie De Caume, et ils étaient tombés dans l'oubli. L'enquête n'avait jamais été close, et Peter en restait hanté.

En 1997, on retrouva le cadavre de Stéphanie dans la cave d'une maison anciennement habitée par Robert Briey, et se fut tout. Il avait disparu. Cinq ans plus tard, en 2002, Robert Briey fut envoyé à l'hôpital, puis en maison de convalescence suite à un coup de couteau porté à la colonne vertébrale. Il pouvait encore parler, penser, sourire, mais était paralysé des membres. Depuis ce jour, il était cloué à sa chambre et son fauteuil roulant dans une maison de retraites de Vincennes. Et l'enquête était restée en suspens. Peter avait dès lors l'impression de remonter dans le passé. Il ignorait totalement que Robert Briey avait eu une fille. Encore moins qu'elle habitait Paris... « *Putin de merde...* ».

On passa plusieurs heures à écouter Peter racontait l'enquête, puis à lire le dossier de Madison Briey. Il avait été fait lorsqu'elle avait 16 ans, vraisemblablement, et avait été

intelligemment planqué pour qu'on ne le retrouve pas facilement. Madison avait été emmenée à l'hôpital pour une grippe plutôt violente, qu'on avait pas réussi à faire passer sans un médecin. Robert Briey avait alors prit grand soin de souligner qu'elle était atteinte de la maladie des os de verre, et qu'il fallait la considérer avec délicatesse. On chargea un unique médecin de son cas. Le dossier médical qu'il lui avait consacré été long d'une bonne dizaine de pages, dans lequel le docteur Paul Saint-Denis énonçait que la jeune fille n'avait jamais eu, de près ou de loin, la maladie des os de verre. Il nota de sévères marques de maltraitance, des traces de ligatures sur les poignets et les chevilles, de nombreuses blessures et cicatrices, une anorexie avancée et un probable manque de soleil, à en voir son état global. L'analyse de départ était légère. En cause, l'impossibilité de poser la main sur la jeune fille, extrêmement agressive envers tous le monde. On ne sait trop comment le médecin réussit à la calmer, mais il finit par établir un rapport complet sur le grave état de santé de Madison Briey. Les pages qui suivirent l'analyse première démontraient un état grave de maltraitance. Le docteur Saint-Denis était près à en parler à ses supérieurs, quand Robert Briey refit surface, le menaçant clairement de le tuer s'il révélait quoique ce soit. Il lui ordonna de supprimer le dossier et il disparu avec sa fille. Se fut les dernières remarques inscrites par le médecin. « *Pourquoi avoir planqué le dossier ?* » se demanda Philippe. Peter le regarda d'un air grave.

- Robert Briey était la représentation même du diable. Il était malsain, comme gars. Avec un tant soit peu de jugeote, tu comprenais qu'il ne riait pas. Je pense que ce médecin a eu la trouille, mais que pour éviter de supprimer quoi que ce soit, il a opté pour le planquer, histoire que ce mec le retrouve pas.

Le passé de Madison se révélait comme une histoire aberrant à laquelle personne n'aurait cru si elle avait voulu en parler. L'horreur qu'elle avait du vivre semblait si impossible qu'on ne pouvait que en comprendre le silence. Max imprima le dossier et le donna à Peter. Ce dernier demanda à Philippe s'il voulait aller voir Madison de lui-même, mais il n'avait pas le cœur à ça. Il avait du mal à se dire que son passé était probablement la cause de son présent. Il semblait que plusieurs éléments manquaient encore afin de comprendre ce qui avait bien pu causer une telle affaire aujourd'hui, le père de Madison étant aujourd'hui réduit à une vie morne en fauteuil roulant. Comment était-il possible qu'on s'en prenne à Madison aujourd'hui ?

Peter se posait précisément les mêmes questions, et il comptait bien y trouver les réponses. Il entra dans la salle d'interrogatoire, posa le dossier juste devant Madison, et s'installa. Madi le regarda sans vraiment vouloir comprendre.

- On connaît toute l'histoire.
- Vous connaissez ce qu'on a bien voulu écrire.
- Vous allez pouvoir me dire ce que je ne sais pas alors.
- Je vous l'ai dit, je n'ai rien à raconter. Je veux juste rentrer chez moi.

Peter insista encore un long moment, mais Madison s'était renfermée dans son silence. Son passé lui faisait tellement de mal qu'elle n'avait même pas envie d'y penser. En parler rendait la chose encore plus difficile, et aurait permis à ce moment précis de rendre réelles toutes les hypothèses qu'elle avait fondé depuis le premier meurtre. Et Madison ne voulait pas que celles-ci deviennent réalité...Au fond d'elle, elle savait pertinemment qu'elle avait réponse à toutes les questions qu'un flic pouvait se poser. Mais elle ne voulait tout simplement pas accorder une once d'intéressement à ces idées. C'était bien trop pour elle.

Philippe la reconduisit alors chez elle. Peter ne pouvait pas la garder contre son gré, et elle ne voulait absolument rien dire de plus. Elle ne fit pas non plus de commentaires sur le dossier qu'ils avaient trouvé. Elle ferma bouche et oreilles et ne dit plus un mot. En rentrant chez elle, elle fonda sous la douche pendant une bonne trentaine de minutes. Philippe, ne sachant trop que faire,

s'installa sur le canapé et se mit à réfléchir. Plus l'enquête avançait, plus il se perdait dans ses pensées. Ils avaient pourtant trouver matière à travailler en détarrant un dossier médical concernant Madison. Pourtant, quelque chose restait en travers du passage, un insurmontable obstacle que même cette découverte ne parvenait pas à élucider. Il leur manquait encore un élément, il en était sûr. Mais il n'eut pas vraiment le temps d'y réfléchir. Madison sortit de la salle de bain le plus innocemment possible, et Philippe posa par réflexe ses yeux sur elle. A sa grande surprise, elle se tenait là, nue, dans l'ouverture de la porte. Son corps était couvert de cicatrices, sans exception. Il ne savait pas trop quoi penser à cet instant, s'il devait être malheureux pour elle, se sentir gêner, ou au contraire excité comme n'importe quel homme devant cette situation. Mais la gêne prit le dessus. Philippe n'était pas de ces mecs qui bavent devant un corps de femme nu et sans défenses. Au contraire, il était plutôt réticent à ce genre de situations, encore plus en sachant le passé de Madison. Mais elle semblait sûre d'elle. Elle avança lentement, le regard froid, et s'installa sur les genoux de Philippe. Elle attrapa le col de sa chemise, et lui demanda de l'embrasser. Philippe essaya de lui faire comprendre sa gêne, mais elle ne se laissa pas faire. Elle se chargea de l'embrasser, tout en commençant à déboutonner sa chemise. Philippe se laissa prendre au jeu. Il avait beau dire, mais il avait eu des vues sur Madison depuis leur première rencontre. Il adorait le côté sombre et torturé de ce petit bout de femme, et ne rêvait que d'une chose : l'avoir pour lui tout seul. Il ne savait juste pas comment s'y prendre tant elle semblait complexe. Il ne fut donc pas gêné longtemps, et se laissa faire. Lorsque Madison eut fini d'enlever sa chemise, il se leva et la porta jusqu'au mur le plus proche. Il serra son corps contre le sien, l'embrassa dans le coup. Leurs respirations se firent plus présentes, plus fortes. Madison glissa ses mains jusqu'au jean de Philippe, mais il la devança. Ils se retrouvèrent tout deux nus comme des vers devant le seul volet entrouvert. Mais qu'en avaient-ils à faire ? Probablement rien. Ils étaient à l'heure actuelle dans un autre monde, rien que pour eux. Ils finirent rapidement dans la chambre, et leurs ébats durèrent une bonne partie de la nuit. Ils se couchèrent vers 4h du matin, Madison s'enfermant dans les bras de Philippe. Il ne put cependant empêcher une pensée négative de venir perturber le tableau. Il se sentait mal à l'aise en voyant toutes ces marques. Et durant leurs ébats, il avait été dérangé par des pensées obscures. Il avait parfois sentit sous ses doigts des marques qui n'avaient rien d'habituel, et remarqué sur le visage de Madison des tensions sous certaines de ses caresses. Certains actes avaient semblaient plus difficiles qu'elle n'avait voulu le faire croire, et tout un tas de choses lui vinrent à l'esprit. Si bien qu'il n'en ferma pas l'œil de la nuit. Il se contenta de dessiner chacune des marques qu'il voyait, en pensant à tout ce qu'elle avait bien pu vivre.

Il se leva approximativement vers 7h du matin. Il ne fit pas un bruit pour ne pas éveiller Madison, enfila ses fringues de la veille, glissa un baiser sur le front de la jeune femme et s'engouffra dans le couloir de l'immeuble. La concierge, une vieille femme de 80 ans au top de sa forme, le salua avec un énorme sourire, et Philippe le lui rendit. Il sortit dans la ruelle et fut pris par le froid ambiant. Il s'arrêta sur le pas de la porte, et analysa l'espace. Il ne savait trop pourquoi, mais il avait un pressentiment. Il remarqua en effet une présence dans l'immeuble d'en face, plus précisément dans l'un des appartements vides. Une silhouette qui se cacha immédiatement en voyant le regard de Philippe dans sa direction. Le commandant continua son chemin, perplexe, et nota la présence d'une voiture qui lui était familière. Il pesta et continua son chemin jusqu'à son appartement, où il se changea avant de venir au boulot. En arrivant au 36 quai des Orfèvres, il s'installa avec Max et Victor pour boire un café. Peter ne tarda pas à les y rejoindre, et ils se mirent à parler de leur découverte d'hier. Il s'avéra que Peter rejoignait point pour point la pensée de Philippe concernant la clé manquante : ils avaient des indices, en savaient un peu plus sur Madison, mais n'avait pas le fin mot de l'histoire.

Alicia Pivaut arriva une heure plus tard. Elle avait des cernes sous les yeux, et le regard fuyant. Philippe lui sauta presque dessus lorsqu'elle arriva, et la tira jusqu'à une sorte de placard à balais. Il alluma la lumière et ferma la porte. Alicia sembla clairement perdue, et Philippe l'attrapa par le col pour la plaquer contre la porte du cagibi.

- Tu te fous de moi j'espère ?
- Qu'est ce que tu veux, Philippe ? Fou-moi la paix !

Mais Philippe ne comptait pas la lâcher. La voiture qu'il avait vue rue Pigalle, c'était la sienne. Un petite Twingo vert pomme, soigneusement garée hors de toutes places de parking. Il avait brièvement reconnu la silhouette d'Alicia dans l'appartement. Il savait pertinemment que c'était elle.

- Me prend pas pour un con, Alicia, je sais que tu étais rue Pigalle ce matin.
- C'est pas ce que tu crois...
- Ha oui ? Tu t'es prise d'affection pour cette rue peut-être ? Ou pour la vue que t'offre l'appartement ? Je suppose que tu étais là bas depuis hier soir ?

Alicia baissa les yeux sur le lino gris du sol. Elle fuyait constamment le regard de Philippe, signe qu'elle était effectivement là depuis la veille.

- Putin mais Alicia ! Tu cherches quoi à la fin bordel ?
- Tu lui trouve quoi, à cette salope ?
- Pardon ?
- D'abord tu fais genre elle y est pour rien, ensuite tu vas la voir régulièrement, puis tu la baise une fois que son passé surgit...
- Et alors ? En quoi ma vie privée te regarde ?
- T'as jamais rien compris de toute façon...
- De quoi ? Que t'en pinçait pour moi ? Bien sûr que si, que je l'ai compris. Depuis longtemps d'ailleurs !
- Pourquoi t'as rien dit alors ?
- Je ressens rien pour toi Alicia. T'es une collègue, point barre.
- Et elle, c'est quoi ?
- Ce que tu ne seras probablement jamais pour moi.

Il lâcha Alicia, la poussa sur le côté, et ouvrit la porte. Il sortit comme une furie, les dents serrées, et Alicia se cala sur le devant de la porte. Philippe s'arrêta et se retourna subitement.

- Faut que tu passes à autre chose ma grande, sors-toi tes idées de la tête. Et je ne veux plus jamais te voir dans cette rue. Je serais moins clément la prochaine fois.

Il continua son chemin, sous le regard inquisiteur de tous les collègues du bureau. Max et Victor essayèrent d'en savoir un peu plus, mais Philippe les renvoya sur l'enquête. Ce n'était pas le moment de lui poser une question. Alicia resta un moment honteuse sur le pas de la porte, avant de se reprendre et de s'installer à son bureau. Elle n'en avait pas fini avec cette histoire.

Chapitre 8

On chercha longtemps la clé du problème. D'abord chacun de son côté, car les flics aimaient trouver les solutions par eux-mêmes. Madison, de son côté, savait pertinemment où chercher, mais gardait le silence. Même face à Philippe, elle était incapable de dire quoique ce soit. Malgré la mise en danger imminente dont elle était la victime. Mais elle n'eut pas le droit de se taire à jamais. Un matin, Peter Den Vanderbourg vint toquer à la porte de son appartement. Elle était avec Philippe, en train de parler de tout de rien et à moitié habillée lorsqu'elle entendit le raffut dans le couloir. Elle se leva rapidement et alla ouvrir. Lorsqu'elle vit Peter, elle recula légèrement et le laissa entrer. Peter s'avança dans la pièce. Il aperçut Philippe encore en train d'enfiler sa chemise et sourit. Puis il reporta son attention sur Madison. « *Vous devez me suivre, il faut sérieusement qu'on parle.* » Il avait l'air calme et déterminé. Et Madison comprit directement que tout n'était plus qu'une question de temps avant qu'elle ne soit contrainte de parler. Elle enfila un jeans et une veste, et suivit Peter et Philippe dans le couloir. Les deux hommes parlaient entre eux, et elle les suivait d'un peu trop loin pour entendre ce qu'ils disaient. D'autant plus qu'ils prenaient soin de parler à voix basse. Ils passèrent tous trois devant la concierge qui les salua chaleureusement. Ils s'engouffrèrent dans la voiture de Peter, garée à l'improviste dans la ruelle, et foncèrent au travers de Paris. C'était un lundi matin des plus ordinaires, blindés de monde allant au travail et de grisaille monotone. Madison pensa soudain à la Douane Centrale, depuis l'apparition du deuxième cadavre, William Beck, son patron, avait eut la gentillesse de la mettre en congés, et n'avait encore jamais abordé le sujet du retour. Il se tenait au courant de l'avancement de l'affaire, prenait de temps à autre des nouvelles de Madi qui lui apprenait, elle, les nouveaux cadavres qui s'empilaient sur son pallié. Elle ne voyait plus grand monde à part Philippe Delacours, ne parlait à personne et ne sortait plus. Il faudrait qu'elle aille saluer la famille Beck à l'occasion...Ils étaient ses seuls amis, il était plus que normal qu'elle passe leur rendre visite.

Peter roulait vite, mais en douceur. Il slalomait avec aisance entre les différents véhicules. Il était sérieux et attentif à tout ce qui se passait autour de lui. Ils arrivèrent enfin sur l'île de la Cité, et la voiture entra dans un parking souterrain lumineux. Peter gara la voiture et ouvrit la porte à Madison. Elle s'extirpa du véhicule, et suivit les deux hommes à l'étage. Ça grouillait de monde dans les bureaux, les couloirs...On entendait crier, parler, interroger tout un tas de personnes plus ou moins coopératives. Philippe alla installer Madison dans la salle d'interrogatoire habituelle et lui pressa la main.

- J'ai pas envie d'être ici, Philippe...
- Je sais.

Il déposa un baiser sur son front, partit quelques minutes et revint avec un café bien chaud. Il posa la tasse sur la table et sortit à nouveau. Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit sur Peter, une tasse à la main, qui s'installa juste en face de Madison. Il la regarda dans les yeux, commença à discuter tout à fait naïvement, comme si de rien n'était. « *Vous comptez aller droit au but, un jour ?* » Madison se lassait toujours très vite quand on tournait autour du pot. Elle n'était pas dupe, et détestait qu'on la fasse attendre de la sorte. Ça lui donnait clairement l'impression d'être une imbécile. Peter la regarda attentivement et sirota une gorgée de café.

- Bien. Puisque vous voulez passer à la vitesse supérieure....Vous savez qui est derrière tout ceci, n'est-ce pas ?

Madison baissa les yeux, et commença à gratter nerveusement son poignet. Peter le remarqua tout de suite. C'était le signe d'un malaise intérieur, et d'un souvenir enfoui quelque part qu'elle ne voulait pas révéler. Elle avait réagit de la même manière lorsqu'Alicia Pivaut l'avait interrogé la dernière fois. Il posa quelques questions au hasard, en tentant de faire le plus d'effet possible,

histoire de pousser Madison dans ses retranchements. Il parla de sa famille, de son histoire, de son père...Et elle s'immobilisa.

- Mon frère.
- Votre frère ?
- C'est mon frère, derrière tout ça. Julien Briey.

Peter creusa dans sa mémoire pour chercher tout ce qui pouvait lui rappeler ce Julien Briey, mais ne trouva rien. A sa connaissance, Robert Briey n'avait ni fille, ni fils. Mais Madison semblait sûre d'elle. Peter essaya d'obtenir des informations, et elle lui raconta que son frère était de quatre ans son aîné.

Il n'était, contrairement à elle et sa mère, ni attaché, ni enfermé nul part. Stéphanie étaient depuis toujours attachées par des menottes à un des tuyaux de la cave, et Madison, aussi petite soit-elle n'était que cloisonnée à lui tenir compagnie. Julien, lui, allait et venait comme il lui semblait. Petit, Robert Briey lui montrait ce qu'on pourrait nommer comme le B.A ba de la torture et du viol. En bref, il invitait son fils à le voir maltraiter sa mère. Julien avait été conditionné dès son plus jeune âge à l'horreur et n'avait probablement rien connu d'autre. Lorsque Madison vint au monde, Robert insistait sur le fait qu'elle « serait bientôt à lui ». A son âge, la petite fille ne comprenait pas ce qui se passait autour d'elle. Lorsqu'elle eut 3 ans, Robert commença à former son fils, qui en avait 7. Dès lors, la vie de Madison était devenu une horrible routine entre coups, brûlures, hurlements et pénétrations diverses. Rien de plus, rien de moins. Sauf qu'en plus de sa mère, elle avait le droit à la maladresse de son frère, et ses crises d'énervements. Stéphanie Briey resta encore une dizaine d'années après la naissance de Madison. Elle n'avait plus le cœur à survivre...Dans un moment de désespoir, elle n'avait pas permis à son mari de l'achever : elle s'était coupé les veines avec un bout de verre qui traînait sur le sol. La petite Madison était alors à la merci d'un père et d'un frère en quête de plus en plus de chair. Ils déménagèrent, et Robert se trouva une nouvelle conquête, Justine Dompier. A première vue, elle semblait identique à toutes les autres : naïve, belle et innocente. Mais en réalité, elle était sur certains points pire que Robert Briey...Il fut obligé de changer de nom et de prendre celui de Justine. De mettre son fils à l'école également – bien qu'il ne réussit jamais à s'intégrer – et d'aller travailler. Justine, elle, restait à la maison avec Madison. Au départ, la jeune fille était persuadée que tout irait mieux. Quelques mois passèrent, où la confiance s'installa doucement entre Justine et Madi, puis tout s'écroula le jour où Madison parla d'aller dehors. Maintenant qu'elle vivait elle aussi dans la grande maison, elle prenait plaisir à regarder par la fenêtre. Elle voyait des enfants jouer, des chiens courir, des feuilles volées...Elle avait envie d'en profiter à son tour. Quand vient l'hiver, elle découvrit la neige. Tous les voisins jouaient avec grand plaisir dans cette étendue blanche et volatile. Madison trépignait de pouvoir les y rejoindre. Elle demanda sagement à Justine qui lui répondit non, calmement. Mais la petite insista, à son grand malheur. Et se vit asséner plusieurs coups violents et traînées de nouveau dans le sous sol. L'horreur reprenait doucement, mais sous une autre forme. Lorsqu'elle était agaçante, elle se faisait frappée et enfermée. Le reste du temps, elle était l'esclave de la famille, faisait la vaisselle, le ménage et de plus en plus la cuisine. Si une chose était mal faite, c'était les cris, les coups, les pleurs. Et ce pendant six ans. A l'aube du seizième anniversaire de Madison, Robert descendit à la cave pour la voir. Elle y avait été enfermée la veille pour avoir fait tomber une assiette, rompue sous le choc. La gamine était recroquevillée dans un coin, les paupières gonflées d'avoir trop pleuré. Elle leva la tête lorsque son père posa le pied dans la pièce. Il s'approcha d'elle pour la consoler, et Madison tenta de reculer doucement. Mais elle était prise au piège dans le coin de la pièce, et son père la prit dans ses bras. Au début, l'étreinte lui fit un bien fou. On ne la serrait jamais ainsi. Mais elle se transforma vite en tout autre chose lorsque Robert Briey glissa sa main jusqu'aux fesses de Madison, puis son entre-jambe. Elle tenta de se débattre, frappa du poing sur son père, hurla, suffisamment pour attirer l'attention de Justine, qui descendit immédiatement. Lorsqu'elle vit Robert sur sa fille, elle l'attrapa par les cheveux et le tira en arrière. Madison chercha à se cacher du mieux qu'elle le put. Elle entendit des cris, des coups, vit des objets voler. Le couple se bagarrait sans

relâche, Justine défendant le fait qu'elle dirigeait la maison et qu'il n'avait pas le droit de toucher sa fille, Robert insistant pour dire qu'il devait être le chef et qu'elle n'avait pas à lui dicter ses actes. Au bout de trente minutes intensives, un silence régna, et Madison en profita pour sortir la tête de sa cachette. Elle vit Robert, debout, un couteau à la main. Justine gisait sur le sol, inerte, dans une marre de sang. Probablement morte. Robert chercha alors sa fille avec du mal. Il dut à plusieurs reprises s'énerver, et finit par lui asséner un coup violent à la tête pour l'immobiliser. Il finit ce qu'il avait commencé, prit sa fille dans les bras, alla chercher son fils et ils partirent une nouvelle fois. La vie reprit son cours habituel jusqu'à l'immobilisation du père, la disparition du fils et la fuite de la fille.

Madison se terra dans le silence immédiatement après. Elle en avait assez fait pour le moment et n'était pas prête de reparler. Peter décida de sortir et rejoignit Philippe de l'autre côté de la vitre sans teint. Il le regarda attentivement. Philippe, et son air sévère, fixait Madison d'un air pensif. Plus l'enquête avançait, plus Peter remarquait le creusement de ses cernes, sa barbe naissante prenant de plus en plus d'ampleur. Il avait une sale mine à force de réfléchir. Mais Peter voulait de son avis, qu'il considérait comme essentiel. D'autant plus qu'il commençait à connaître Madison...

- T'en penses quoi ?
- Il nous manque la dernière étape. Le gosse a peut être été formé à torturer et violer des femmes, mais ça n'explique pas pourquoi il tuerait aujourd'hui des gens pour Madison. Il manque un élément...
- La fin de l'histoire...
- Ouai. Je pense que ça a un rapport avec le père.
- Comment ça ?
- Sa paralysie. Je suis sûr qu'il faut chercher par là.

Philippe avait en effet l'air sûr. Peter reporta son attention sur Madison, et décida qu'il était temps de la laisser un peu tranquille. Par contre, il demanda à Philippe et Alicia de se rendre à Vincennes, afin de questionner le père. Il serait peut être plus apte à communiquer... Philippe tenta de prendre quelqu'un d'autre à la place d'Alicia Pivaut, mais Peter insista. Il devrait régler ses problèmes avec elle, point final. Philippe sortit en rogne de la pièce, hurla à Alicia de le suivre et fonça au parking. Il s'engouffra dans la voiture et attendit sa collègue. Le véhicule démarra, et ils partirent pour Vincennes.

Sur la route, personne ne dit mot. Philippe ne voulait même plus adresser la parole à Alicia, et Alicia n'osait pas ouvrir la bouche. Lorsqu'ils arrivèrent à la maison de retraite, Philippe insista juste sur le fait qu'ils ne devaient pas parler de Madison. Ils entrèrent dans la résidence, et demandèrent à voir Robert Briey. On les conduisit jusqu'à une grande chambre lumineuse, dont la vue donnait sur le parc de la résidence. Un homme aux cheveux gris se tenait devant la fenêtre, assis dans son fauteuil roulant. On lui annonça les visiteurs, et il se retourna. Il avait un sourire chaleureux et accueillit les deux flics en bonne et due forme. Ils les fit s'asseoir dans les deux fauteuils qui ornaient sa chambre pour y faire un petit salon, mais aucuns des deux ne prit la peine de s'installer. « *Que me vaut l'honneur ?* ». Le portrait que Peter et Madison avait dressé de cet homme semblait en totale contradiction avec ce que Philippe pouvait voir. Il avait devant lui un homme présentable, au visage gentil et bienveillant. Il énonça à Robert Briey qu'ils enquêtaient sur le meurtre d'une femme qui ressemblait étrangement à une vieille histoire pour laquelle il avait été suspecter. Robert le regarda avec un sourire en coin. Il demanda ce qui pouvait bien le faire penser à lui, pauvre homme incapable qu'il était devenu. Philippe ne répondit pas et demanda à Robert de lui parler de sa famille. Étrangement, il parla de son fils. Mais jamais de sa fille. Il évoqua une femme morte lorsque son fils avait 17 ans. Une vie tranquille, beaucoup de déménagements, mais rien de plus. Cependant, dans le ton qu'il abordait, on sentait une pointe d'ironie. Philippe perçait doucement l'apparence gentillet du vieillard. Il demanda ce qu'était devenu son fils. Mais Robert lui

répondit qu'il n'en savait rien, qu'il l'avait perdu de vue. Le commandant tenta une nouvelle approche en parlant du meurtre, qu'il avait inventé de toutes pièces. Il décrivit une scène de crime identique à ce que Peter avait pu leur montrer, et plus il en parlait, plus le sourire de Robert s'élargissait. Il prenait un malin plaisir à écouter cette description. Il regarda Philippe, et lui demanda ce qu'il cherchait exactement. « *C'est vous, qui aviez tués des femmes de cette manière, n'est ce pas ?* ». Robert explosa de rire, mais on lisait clairement dans son visage un bonheur non dissimulé face à la situation.

- Probablement oui. Probablement que j'y aurais pris beaucoup de plaisir, aussi. Une femme qui résiste, qui se défend, puis qui se donne pour mieux disparaître...Ça vous fait frissonner d'un peu partout vous ne trouvez pas, Commandant ?

Philippe se demanda comment un homme pareil pouvait se retrouver sans aucune surveillance et dans une maison de retraite tout à fait banale. Il était clairement malsain et manipulateur. Sa paralysie l'ayant sûrement rendu encore plus...Mais Philippe répondit tout de même à la question, en niant. Il ajouta pour rire un peu qu'il n'avait de toute façon jamais essayé.

- Pourquoi cherchez-vous mon fils, Commandant Delacours ?
- Je suis persuadé que vous avez encore des contacts avec lui.
- Rien ne vous le prouve...
- Et les meurtres qui traînent autour de Madison Parks, c'est quoi ?

Alicia Pivaut, jusqu'alors en retrait, avait sorti cette phrase le plus naturellement possible, et sans mauvaises pensées. Au silence pesant qui s'était installé, elle leva les yeux vers Robert Briey, puis vers Philippe, qui la fusillait du regard. Elle sentit immédiatement qu'elle avait gaffé.

- Donc, je touchais juste. Cette salope est en ville !
- Où est votre fils, M. Briey ?
- Oh, sûrement partout et nulle part en même temps...Il sait ne pas se montrer. Mieux que Madison, vraisemblablement.

Il avait un sourire encore plus mauvais que d'habitude. A bien le regarder, Philippe comprit d'où venait le problème. Il salua le vieillard et ordonna à Alicia d'aller à la voiture. En sortant de la pièce Robert Briey leur demanda de saluer Madison de sa part, et les deux flics disparurent dans le couloir. Philippe se précipita à la voiture et ils rentrèrent à une vitesse folle au commissariat. Il s'engouffra dans les escaliers, qu'il monta quatre à quatre, et se rendit dans la salle d'interrogatoire. Peter, assez surpris, s'approcha de la pièce pour écouter.

Philippe ne prit même pas le temps de fermer la porte ou de s'asseoir. Il s'appuya sur la table et regarda Madison dans les yeux. Elle avait l'air paniqué de l'avoir vu arriver ainsi.

- Qu'est ce qu'il s'est passé avec ton père ?
- Mon père ? Mais rien, il ne s'est rien passé !
- Pourquoi il est paralysé, Madi ? Je sais que tu le sais !
- Mais non je ne sais rien du tout.
- Madi ! J'ai plus envie de rire maintenant !

Il avait haussé le ton, comme rarement dans n'importe quel interrogatoire. Il avait pour habitude de rester toujours très calme, ce qui lui donnait l'avantage. Il considérait que s'énerver était une perte de temps, qu'il suffisait de poser les bonnes questions pour obtenir des réponses. Mais avec Madison, ça ne marchait pas. Il avait sans trop le vouloir laisser son énervement sortir violemment, mais il n'avait plus le choix.

- C'est moi qui l'est paralysé.
- Comment ?
- Je lui ai planté un couteau dans le dos, le jour de mes 18 ans.

Ça avait marché. Madison avait craché le morceau. Mais quelque chose chiffonna profondément Philippe, c'était le ton qu'elle avait employé. Elle était sûre, sereine, et son visage s'était considérablement assombri. Il se demanda soudain si son silence n'avait pas eu pour but de se protéger contre elle même. Il se redressa, tendit sa main vers la jeune femme. Madison ne fit d'abord rien, pour l'attrapa et Philippe l'aida à se relever. Il la serra contre lui.

« Je suis désolé... »